

se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant desavants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules<sup>1</sup>? »

« Si le monde vint au christianisme sans miracles, dit Dante, cela seul est un miracle tel que les autres n'en sont pas le centième<sup>2</sup>. »

Un sceptique fameux, Bayle, conclut dans le même sens : « L'Évangile, dit-il, prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. »

#### Propagation de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours.

##### *Progrès de la foi dans l'empire romain.*

24. Déjà, dès le premier siècle, le christianisme était implanté dans toutes les provinces soumises à la domination romaine : en Syrie, dans l'Asie Mineure, en Grèce, en Macédoine, dans l'Achaïe, l'Épire et l'Illyrie, en Italie, en Gaule, en Espagne, à Alexandrie, à Cyrène. Dans les siècles suivants, il s'y affermit de plus en plus; de toutes parts s'élevèrent des Églises florissantes. La Gaule, en particulier, était toute chrétienne à la fin du quatrième siècle. A peu près partout, la chute du paganisme coïncida avec celle de l'empire romain.

Mais plus les chrétiens se multipliaient, plus nombreux et puissants se dressaient les obstacles au succès de l'Évangile. Sans compter les hérésies et les schismes sans cesse renaissants au sein de l'Église, il n'est genre d'attaques que n'aient dirigé contre lui ses adversaires.

25. La *calomnie* d'abord. On accusait les disciples de Jésus-Christ de professer l'athéisme, parce qu'ils n'adoraient pas de divinité visible; de manger leurs propres enfants, de s'adonner à l'inceste et à des vices contre nature, sous prétexte qu'ils se

<sup>1</sup> BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> P., ch. XX. — <sup>2</sup> DANTE, *la Divine Comédie*, le Paradis, chant XXIV, 37.

réunissaient la nuit dans les catacombes pour célébrer leurs mystères. On les qualifiait d'adorateurs de l'âne<sup>a</sup>, de gens superstitieux et fanatiques. On les traitait de voleurs, de brigands, de criminels. Ils étaient les auteurs de tous les maux de la patrie, parce qu'ils avaient répudié les dieux domestiques. Si le Tibre débordait, si le Nil ne débordait pas, s'il y avait trop ou pas assez de pluie, si un tremblement de terre, une peste survenaient, la faute en était aux chrétiens. On conçoit l'aveugle fureur qu'allumaient dans les masses ces bruits perfidement répandus, et leur appel à la force pour exterminer ces prétendus ennemis du bien public.

Au début, les chrétiens jouirent de la tolérance que le gouvernement de Rome accordait aux Juifs, le christianisme n'étant alors considéré que comme une secte juive. Mais ce furent les Juifs qui, les premiers, dénoncèrent les chrétiens. Néron passe pour avoir été excité contre eux par sa femme, Poppea Sabina, prosélyte juive. C'est pour satisfaire la haine de cette femme, qu'il avait accusé les chrétiens de l'incendie de neuf jours que lui-même avait allumé dans Rome, et fait arrêter un grand nombre de fidèles pour servir de victimes à la fureur populaire.

Après la destruction de Jérusalem, et surtout après leur bannissement de la Judée, sous Adrien, les Juifs, ne pouvant plus persécuter ouvertement les chrétiens de Judée, ne mirent que plus d'acharnement à les poursuivre de leurs calomnies par tout l'empire. Ils contribuèrent à fomenter ces persécutions sanglantes dont l'Église fut accablée.

26. Avec la calomnie, la *violence*. Les poursuites dirigées contre l'Église par les empereurs étaient, sinon légitimes, du moins légales; et ce caractère de légalité leur donnait, aux yeux du peuple romain, une force capable d'arrêter toute conversion et de provoquer une apostasie générale. « Il y avait déjà longtemps, dit Bossuet, que les ordonnances du Sénat défendaient les religions étrangères. Les empereurs étaient entrés dans la même politique; et dans cette belle délibération où il s'agissait de réformer les abus du gouvernement, un des principaux réglemens que Mécénas proposa à Auguste fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquaient pas de causer de dangereux mouvements dans les États<sup>1</sup>. »

<sup>a</sup> En 1857, on a découvert, au Palatin, sur le mur du *pædagogium*, un dessin représentant un âne crucifié, avec une inscription qui marque que c'est là le Dieu qu'adore le chrétien.

<sup>1</sup> BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> P., ch. XXVI.

Le motif de cette intolérance était la persuasion que le mépris des dieux de Rome était une grave atteinte à la constitution de l'État<sup>a</sup>.

« Rome, dit encore Bossuet, se vantait d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crut Jupiter plus présent dans le Capitole que dans le ciel. Elle croyait devoir ses victoires à sa religion. C'est par là qu'elle avait dompté et les nations et leurs dieux, car on raisonnait ainsi en ce temps ; de sorte que les dieux romains devaient être les maîtres des autres dieux, comme les Romains étaient les maîtres des autres hommes. Rome, en subjuguant la Judée, avait compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus : le vouloir faire régner, c'était renverser les fondements de l'empire ; c'était haïr les victoires et la puissance du peuple romain. Ainsi les chrétiens, ennemis des dieux, étaient regardés, en même temps, comme ennemis de la république. Les empereurs prenaient plus de soin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces ; le christianisme abattu paraissait dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits<sup>1</sup>. »

La conséquence de ce principe d'intolérance contre toute religion exotique, fut l'application rigoureuse aux chrétiens : 1° de la loi de *lèse-majesté*, qu'on transgressait particulièrement par les assemblées nocturnes et réunions clandestines ; 2° de la loi du *sacrilège*, dont on se rendait coupable en refusant de sacrifier aux dieux et au génie de l'empereur ; 3° de la loi contre la *magie* et les détenteurs des *écrits magiques*, laquelle permit de poursuivre les chrétiens, pour les nombreuses guérisons de démoniaques qu'ils opéraient, et pour la détention des Écritures sacrées. Les infractions de ces lois étaient punies de la peine capitale, consistant, suivant les cas, dans l'exposition aux bêtes, dans le supplice du feu ou de la croix, ou dans la décapitation par le glaive. Les bourreaux des chrétiens y ajoutèrent des raffinements inouïs de cruauté.

27. La calomnie et la violence ne furent pas les seuls obstacles que rencontra la prédication de l'Évangile. Les lettrés, les *philosophes*, mirent tout en œuvre pour en empêcher la diffusion

<sup>a</sup> « Personne n'aura de dieux à part, dit Cicéron ; nouveaux ou étrangers, on ne doit point les adorer en particulier s'ils n'ont été adoptés par l'État. » (*Des Lois*, II, VIII.)

<sup>1</sup> BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> P., ch. XXVI.

dans les classes élevées. Apollonius de Tyane, Celse, Lucien, Hiéroclès, Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, etc., firent au christianisme la guerre qui s'est renouvelée dans les temps modernes.

Pour l'habileté de la dialectique, l'érudition, ils ne sont pas inférieurs à nos incrédules, qui leur ont emprunté d'ordinaire le fond de leurs arguments. Les uns manient la raillerie et le sarcasme comme Voltaire ; les autres, la critique comme les rationalistes d'outre-Rhin et leurs imitateurs français. Leur procédé le plus dangereux fut un essai de transformation du paganisme. Suivant eux, Jupiter, Mars, Junon et les autres dieux, n'étaient au fond que le même Dieu, dont les vertus infinies étaient expliquées et représentées par tant de mots différents ; quant aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, il ne fallait voir dans ces fables que des allégories : c'étaient le soleil, les étoiles, l'air et le feu, la terre et l'eau et leurs divers assemblages qui étaient cachés sous le nom des dieux. Tout ce qui est divin, ajoutaient-ils, est inconnu ; il n'y a que la divinité qui se connaisse elle-même ; ce n'est pas à nous de discourir de choses si hautes ; c'est pourquoi il faut en croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son pays. Le Dieu des chrétiens est un dieu comme les autres ; on peut le mettre, si on veut, dans le Panthéon des dieux, mais il n'y a pas de raison de le reconnaître pour le seul vrai Dieu. C'est ainsi que se déguisait l'idolâtrie pour couvrir sa honte. Et, bien que son fond fût « une ignorance brutale et une entière dépravation du sens humain », ces couleurs, dont la revêtaient les philosophes, faisaient illusion aux esprits superficiels et les détournaient de la religion véritable<sup>1</sup>.

28. Malgré tant d'obstacles, la foi triomphait de toutes parts ; elle s'accroissait sous le fer et dans le feu : « le sang des martyrs était une semence de chrétiens. »

29. Quelle cause assigner à la persévérance des fidèles et à la conversion de tant de païens, si ce n'est la grâce de Dieu, qui opérait dans les cœurs, et les nombreux prodiges dont il appuyait la vérité de la révélation ?

Durant cette période, les miracles se multiplièrent, comme au temps des Apôtres. Nous en avons une preuve irrécusable dans les témoignages des écrivains ecclésiastiques et des Pères de

<sup>1</sup> Cf. BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> P., ch. XXVI.

l'Église de l'époque : saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Minutius Félix, Origène, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, saint Augustin, saint Athanase, Sulpice-Sévère, disciple de saint Martin de Tours, etc. Qu'il nous suffise de citer saint Irénée, témoin oculaire ou contemporain des prodiges qu'il raconte. « Oui, dit-il, c'est de Jésus-Christ, seul Fils de Dieu, que ceux qui le servent tiennent, selon le don qu'ils en ont reçu, la grâce d'opérer des merveilles pour l'utilité des hommes. Les uns, en effet, chassent les démons avec une autorité si efficace et si souveraine, que ceux qui en étaient tourmentés, surpris et reconnaissants de leur délivrance, se convertissent à l'Église; les autres joignent à la connaissance de l'avenir les inspirations et le langage des prophètes; ceux-là guérissent les malades par la seule imposition des mains; ceux-ci ont rappelé des morts à la vie, et ces morts, ressuscités, nous les avons parmi nous<sup>1</sup>. »

Les païens, tout en les dénaturant, sont forcés de reconnaître ces merveilles. Suétone donne aux chrétiens le nom d'enchanteurs. Lucien les appelle des magiciens. Lucain, Juvénal, Strabon, constatent avec effroi le silence des oracles de Delphes et de Dodone, sans comprendre que les démons soient enchaînés.

30. L'ère des persécutions ne pouvait prendre fin que par un éclatant prodige. Constantin, le vainqueur de Maxence au pont Milvius (312), assura sous serment qu'il avait eu la vision d'une croix lumineuse surmontant le soleil, avec ces mots : *C'est par ce signe que tu vaincras*; et que, la nuit suivante, le Christ lui était apparu, lui ordonnant de placer le signe céleste sur son étendard. Au rapport d'Eusèbe, il fit élever dans Rome sa statue, portant l'étendard de la croix avec ces mots : « Par ce signe salutaire, symbole de la force véritable, j'ai délivré Rome du joug du tyran. »

31. Il ne servirait de rien de nier ces miracles. « Le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, dit Bossuet, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité a été parmi ses enfants un exercice ordinaire; et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux

<sup>1</sup> S. IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, liv. II, ch. III.

délites. On ne peut compter les exemples, ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des Anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes : tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée!

« Tels étaient les fruits précieux que devait produire l'Évangile. L'Église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avait pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son Église, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps, les rois ont accouru de toutes parts à l'Église; et tout ce qui était écrit dans les prophéties touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre<sup>1</sup>. »

#### *Progrès de la foi hors de l'empire romain.*

32. En même temps que l'Église déracinait tous les jours l'idolâtrie dans les vastes contrées soumises à la domination de l'empire romain, elle voyait fructifier en Orient, au delà des limites de l'empire, la semence chrétienne jetée par les Apôtres.

L'Église d'Arménie fut organisée, au troisième siècle, par saint Grégoire l'Illuminateur, qui baptisa une grande partie de la nation et son roi Tiridate. Un de ses successeurs sur le siège épiscopal, dans la dignité de patriarche, saint Mesrob (v<sup>e</sup> siècle),

<sup>1</sup> BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> P., ch. XX.

composa un alphabet national, et inaugura en Arménie une littérature chrétienne, dont il nous reste de précieux monuments.

Depuis le troisième siècle, le christianisme avait fait en Perse les plus rapides progrès; et l'Église y pouvait espérer le plus bel avenir, si les persécutions des rois persans d'abord, et plus tard l'hérésie de Nestorius, n'avaient anéanti l'orthodoxie.

Au quatrième siècle, l'Ibérie se convertit, à la suite d'une guérison miraculeuse obtenue en faveur de la reine par une esclave arménienne du nom de Nunia, et, de là, la foi se répandit en Albanie et en Colchide.

Au même siècle, saint Frumentius, ordonné évêque par saint Athanase, fonda l'Église éthiopienne, ou abyssinienne, qui conquiert tout le pays et demeura toujours attachée au patriarcat d'Alexandrie, qu'elle suivit dans le schisme monophysite<sup>a</sup>.

En Arabie, le christianisme avait fait, avant Mahomet, des progrès considérables. L'Yémen, ou Arabie heureuse, était déjà gouvernée par des princes chrétiens.

A la même époque, les autres tribus orientales reçurent également la foi chrétienne. L'histoire signale, en 580, la conversion du roi d'Hira, au sud-ouest de Babylone. De l'Arabie, la foi se propagea dans l'île de Socotora, et jusque dans l'Inde, déjà évangélisée, selon la tradition, par l'apôtre saint Thomas.

33. Chez tous ces peuples orientaux, aussi idolâtres que les sujets de Rome, la conversion au crucifié du Calvaire ne pouvait avoir d'autre cause que l'efficacité divine donnée à la parole des prédicateurs de l'Évangile.

#### *Conversion des Barbares.*

34. Les peuples barbares, d'où est sortie l'Europe moderne, étaient, les uns ariens, les autres idolâtres.

35. Les premiers, déjà établis dans l'empire romain, étaient d'autant plus difficiles à convertir, qu'ils étaient moins chrétiens qu'ariens, et qu'ils étaient animés d'une haine farouche contre les catholiques. Partout leur conversion fut le résultat de l'influence surnaturelle de l'Église. — Ainsi, chez les Suèves, qui s'étaient établis en Espagne avant les Wisigoths, le premier roi catholique fut, d'après Grégoire de Tours, Carric (550), qui dut aux

<sup>a</sup> Ainsi appelé, parce qu'il était fondé sur l'hérésie d'Eutychès, qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule nature.

reliques de saint Martin de Tours la guérison de son fils; la conversion du peuple s'acheva sous le règne de Théodemir et fut l'œuvre de Martin de Braga (593). — Les Wisigoths d'Espagne embrassèrent le catholicisme sous le règne de Récarède (586), qui assura la victoire de l'Église avec le concours du concile de Tolède (589) et de saint Léandre, évêque de Séville. — Les Burgondes abjurèrent solennellement l'arianisme avec leur roi Sigismond, au concile d'Épône (517). — Dans le Norique et la Pannonie, l'ermite saint Séverin, l'une des plus merveilleuses figures de l'histoire ecclésiastique, exerça une salutaire influence sur les Rugiens et les Hérules, qui s'étaient abattus sur le pays et menaçaient de l'infecter de l'arianisme. — Dans le nord de l'Italie, la conversion des Lombards, commencée sous la reine Théodelinde, qu'aidèrent saint Grégoire le Grand et saint Colomban, s'acheva sous le roi Grimoald (671).

36. Parmi les Barbares encore idolâtres, les *Francs*, qui devaient jouer un rôle si glorieux dans l'histoire de l'Église, reçurent en grand nombre le baptême avec leur roi Clovis, la veille de Noël, 496. Les prières de sainte Clotilde, la victoire de Tolbiac, remportée à la suite d'un vœu mémorable<sup>a</sup>, les instructions de saint Waast et de saint Remi, évêque de Reims, avaient fait triompher sur le cœur du roi franc la cause du catholicisme.

37. Dans le même siècle, l'Irlande eut pour apôtre saint Patrice, et l'Écosse, saint Colomban. En Angleterre, la conversion des Anglo-Saxons fut principalement l'œuvre de saint Grégoire le Grand : c'est lui qui envoya le moine saint Augustin à la cour du roi de Kent, Ethelbert, qui reçut le baptême avec dix mille de ses sujets (597). — Au septième siècle, les royaumes d'Essex, de Northumbrie, de Mercie, de Sussex, se convertirent à leur tour; et l'Église anglo-saxonne compta, avant la fin de ce siècle, dix-sept diocèses florissants.

38. La conversion des Germains, qui étaient restés sur le sol de la Germanie, fut plus lente et plus pénible. Les divisions et les haines qui régnaient parmi eux, l'antipathie profonde et invétérée contre le nom romain, la crainte que les missionnaires ne servissent les projets politiques de l'ennemi, le mépris d'une doctrine qui proscrivait la vengeance et présentait comme idéal un Christ patient, étaient autant d'obstacles contre lesquels les

<sup>a</sup> « N'oublions jamais, dit Lacordaire, que notre pays est né d'un acte de foi sur le champ de bataille. »

missionnaires eurent à lutter plus que partout ailleurs. — La conversion de l'Allemagne (Alsace, Suisse, Brisgau, Wurtemberg) fut principalement l'œuvre de saint Colomban, de saint Gall, de saint Magnoald, de saint Trudpert et de saint Firmin, moines irlandais et écossais. — La Bavière eut pour apôtres les missionnaires francs saint Rupert, saint Emmeran et saint Corbinien. — Les Francs orientaux, ou Franconiens, reçurent l'Évangile du missionnaire irlandais saint Kilian. — Les Francs ripuaires abandonnèrent définitivement le paganisme au huitième siècle; leurs principaux missionnaires furent saint Castor, saint Lubentius, saint Oulfroi et saint Ouen. — Les Belges eurent pour apôtres saint Amand et saint Éloi au septième siècle; et les Frisons, l'anglo-saxon saint Willibrord. — La Hesse, la Thuringe et d'autres pays allemands, furent évangélisés par l'anglo-saxon Winfrid, honoré sous le nom de saint Boniface, et qui est considéré comme le père de l'Église allemande. — La conversion de l'Allemagne s'acheva par celle des Saxons, sous Charlemagne et Louis le Débonnaire.

39. Au neuvième siècle, le christianisme conquît l'est et le nord de l'Europe. — Les Slaves, fixés dans la péninsule des Balkans et dans le Péloponèse, se convertirent sous le règne de l'impératrice Irène et de Basile le Macédonien. — Les Bulgares, les Chazars de la Crimée, les Moraves et les Bohêmes furent évangélisés par les deux frères saint Méthode et saint Cyrille. — Les Hongrois eurent pour apôtres deux saints évêques, Adalbert de Prague et Pilgrin de Passau. — Les Polonais, qui avaient probablement déjà reçu les semences de la foi des disciples de saint Méthode, firent de grands progrès dans le christianisme, sous le règne de Boleslas le Fort, qui avait appelé dans ses États des religieux camaldules et bénédictins. — Les Poméraniens se convertirent à la voix de saint Othon, évêque de Bamberg. — Chez les Russes, le triomphe de la religion chrétienne eut lieu sous le règne de Wladimir I<sup>er</sup> l'Apostolique et de sa femme Anne, princesse grecque. — La Scandinavie (Danemark, Suède, Norvège) eut pour apôtre saint Anschaire, évêque de Brème, issu d'une noble famille franque, élevé au monastère de Corbie, en Picardie. — De là, la religion de Jésus-Christ pénétra en Islande, au Groënland et, selon les hypothèses les plus récentes, jusque sur la côte orientale de l'Amérique du Nord.

40. Ainsi, dès le dixième siècle, l'Europe à peu près entière était devenue chrétienne. Dans les trois siècles suivants, les mis-

sionnaires achevèrent d'évangéliser les pays de la Baltique, la Prusse, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie et l'Esthonie, et atteignirent la Finlande et la Laponie elle-même. De saints missionnaires, évêques, moines, dont la vie est remplie de prodiges, avaient accompli cette œuvre, dont on ne saurait, sans parti pris, méconnaître le caractère surnaturel.

*Missions catholiques depuis le seizième siècle.*

41. En plein moyen âge, à l'époque où le christianisme était le plus florissant en Europe, l'Église, toujours soucieuse de sa mission divine, qui est d'instruire et de baptiser toutes les nations, n'avait cessé de travailler à évangéliser les peuples infidèles. Outre les missions des religieux franciscains et dominicains chez les Maures d'Espagne et d'Afrique, et qui furent couronnées en partie par le martyre, il y en eut plusieurs dans l'intérieur de l'Asie. La plus célèbre est celle du franciscain Jean de Monte Corvino (1291-1328), qui convertit trente mille Chinois, et fut nommé, par le pape Clément V, archevêque de Pékin.

Mais ce fut surtout à partir du seizième siècle que les missions catholiques déployèrent une merveilleuse activité. Les récentes découvertes des Portugais et des Espagnols leur ouvrirent une carrière immense, où l'Église put compenser les pertes que le protestantisme lui avait fait essayer en Europe.

42. Les Indes orientales et le Japon furent évangélisés principalement par les jésuites. Saint François-Xavier (1506-1559), qui renouvela dans ces contrées les prodigieux succès des Apôtres, avait reçu de Dieu, comme eux, tous les dons de la puissance surnaturelle et miraculeuse. — Deux autres jésuites, Robert de Nobilis et Alexandre de Rhodes, firent beaucoup de conversions, le premier chez les Hindous, le second dans la Cochinchine et dans l'Annam. — En Chine, le Père Ricci (1572-1610) fonda trois cents églises, dont une bâtie dans la capitale de Pékin.

La côte orientale de l'Afrique reçut des missionnaires capucins, qui prêchèrent au Mozambique, au Monomotapa, etc. — Les côtes occidentales, le Congo, l'Angora, furent également évangélisées. — En Abyssinie, le jésuite Bermudez et ses compagnons ramenèrent pendant quelque temps l'Église jacobite au catholicisme.

43. En Amérique, les franciscains et les dominicains portèrent les lumières de la foi dans les Antilles, dans les Florides, au Pérou, au Chili, dans la Nouvelle-Grenade; les jésuites, au Brésil,

dans le Paraguay, dans le Canada. Saint Louis Bertrand et Barthélemy de Las Casas, tous deux dominicains, et saint Pierre Claver, jésuite, et d'autres saints missionnaires, furent la preuve vivante de l'intervention surnaturelle de Dieu dans la conversion au christianisme des peuples du nouveau monde.

44. Au dix-neuvième siècle, l'apostolat catholique a obtenu de merveilleux résultats, en Europe, par d'innombrables conversions dans les pays protestants et schismatiques, et, en dehors de l'Europe, par l'extension de l'Église aux États-Unis, en Chine, au Japon, dans l'Inde, en Afrique et dans les îles de l'Océanie. Ces progrès incessants démontrent de nos jours, comme dans les siècles passés, que la société religieuse fondée par Jésus-Christ est une société divine.

### 3. Caractères de la propagation de l'Église<sup>1</sup>.

45. La propagation de l'Église fondée par les Apôtres se distingue par des caractères qui ne se rencontrent dans aucune autre religion.

1<sup>o</sup> Cette propagation s'est faite par la prédication de la *croix* : « Nous prêchons, dit saint Paul, Jésus-Christ crucifié, scandale aux Juifs, folie aux Gentils<sup>2</sup>. » Nul ne peut être véritablement chrétien, s'il ne consent à porter sa croix et à suivre Jésus-Christ. Partout et toujours, les prédicateurs de l'Évangile ont enseigné cette vérité, qui fait horreur aux sens.

2<sup>o</sup> La propagation de l'Église s'est faite avec un *zèle* que le cours des siècles n'a point ralenti, sans autres armes que la parole, la patience et la prière; à l'encontre, souvent, des plus terribles obstacles; suivant une marche tout à la fois rapide, douce et harmonieuse, semblable à la vigne qui étale d'un jet continu et progressif ses branches, ses feuilles et ses grappes. Si, dans l'histoire de l'Église, certains faits contredisent ce mode de propagation, la faute en est imputable aux hommes qui ne se sont point inspirés de l'esprit évangélique.

3<sup>o</sup> La propagation de l'Église s'est faite dans la plus rigoureuse *unité* de doctrine, de mœurs, de discipline et de constitution sociale. L'Église s'est montrée large en des points accidentels et secondaires de culte, d'administration, de législation et de coutumes, pour s'accommoder aux mœurs des peuples; mais elle

<sup>1</sup> Cf. le Dr JULÉS DIDOT, *Logique surnaturelle objective*, théor. XLIII. — <sup>2</sup> I Cor., I, 23.

n'a sacrifié aucun des points essentiels et fondamentaux qu'elle tenait des Apôtres. Jamais elle n'a été l'esclave d'un gouvernement; à la servitude temporelle, elle préfère le martyre; si l'union avec l'État est son idéal, c'est à la condition de n'y rien perdre de son indépendance spirituelle.

4<sup>o</sup> La propagation de l'Église s'est faite avec une parfaite *adaptation* à toutes les catégories d'hommes qui ont embrassé sa doctrine : Juifs, Grecs, Romains, Égyptiens de l'antiquité, Barbares du moyen âge, Européens, Africains, Asiatiques, Océaniens des temps modernes; riches et pauvres, savants et ignorants, de toutes les époques. Tous les amis sincères du vrai et du bien, sans distinction de rang, de condition, de fortune, ont accueilli comme les envoyés de Dieu les missionnaires de l'Évangile.

46. De ces caractères, qui résument ce que nous avons dit de l'admirable diffusion de l'Église de Jésus-Christ, nous devons conclure qu'il y a là un miracle d'ordre moral, qui manifeste l'action surnaturelle de Dieu, et prouve, avec la divinité de Jésus-Christ, celle de son Église.

### 4. Objections.

47. Le rationalisme a voulu expliquer, d'une manière purement naturelle, le fait manifestement surnaturel de la *fondation* et de la *propagation* de l'Église de Jésus-Christ. Les objections les plus spécieuses sur ce sujet sont les suivantes.

48. *Première objection.* — L'humanité ne peut se passer de religion. Or, à l'époque où parut le christianisme, l'idolâtrie était tombée en discrédit. La religion nouvelle n'eut pas de peine à remplir le vide qui s'était fait dans les âmes.

*Réponse.* — L'idolâtrie était tombée, il est vrai, en discrédit dans les hautes classes de la société, mais pour faire place à un état d'esprit qui prédisposait plus contre le christianisme que l'idolâtrie elle-même, c'est-à-dire à l'indifférence ou au scepticisme. Quant au peuple, on sait que les Apôtres et leurs successeurs eurent à combattre chez lui les plus honteuses superstitions, et que le paganisme, soutenu si longtemps par la politique des empereurs, ne disparut guère de l'empire romain qu'au quatrième siècle.

Mais ce n'est pas seulement ce paganisme, soi-disant en décadence, que l'Église eut à détruire. Dans tout le cours de son